Le Point

https://www.lepoint.fr/societe/comte-de-paris-orgueil-rancoeur-et-conjuration-11-08-2023-2531317_23.php

Comte de Paris : orgueil, rancœur et conjuration

Comment le descendant de Louis-Philippe a fait disparaître sa fortune, pour ne rien laisser (ou presque) à ses héritiers à sa disparition, en 1999.

Par Émilie Trevert

Publié le 11/08/2023 à 14h00

Le prince Henri d'Orléans en 1994, cinq ans avant sa disparition. © Bridgeman Images

« *Comme le père des dieux de la Grèce antique, il ne peut s'empêcher de dévorer ceux qu'il met au monde. Son attitude est pour nous un mystère. Pourquoi a-t-il engendré onze enfants, si c'était pour un tel désastre ? Quel est le noir secret qui le fait agir ainsi ? »* Cette question a longtemps hanté la vie de Jacques d'Orléans, 82 ans aujourd'hui. Dans son livre *Les ténébreuses affaires du comte de* ***Paris*** *, publié en 2000, le quatrième fils

du prince Henri d'Orléans cherchait les clefs qui lui permettraient de comprendre ce père si énigmatique, représentant d'une famille si singulière : la *Famille de France*.

Ce géniteur hors du commun, prétendant orléaniste au trône de France, souffrait-il d'un complexe de Cronos - comme le suggérait l'une de ses filles? Ce descendant de Louis-Philippe, frustré par ses ambitions politiques déçues, aurait-il agi par vengeance en dilapidant le trésor des rois de France et en voulant ainsi déshériter ses onze enfants ? N'avait-il pas confié à l'une de ses filles : *« Je ne vous laisserai que de la haine »* ? Dépité, ce roi sans couronne aurait-il été gagné par la folie à la fin de sa vie, comme le suppose un de ses fils ? Ou bien a-t-il simplement vécu au-dessus de ses moyens avec un détachement tout aristocratique ? Mystère.

Clichés et mises en scène. Au fil des années, *« Son Altesse royale »* est devenue pour Jacques - le rebelle de la tribu et le souffre-douleur de son père - un *« objet d'étude »*. Ses recherches tiennent dans un épais dossier où s'entassent procès, documents historiques et lettres d'insultes : *« l'unique concrétisation de notre relation »*, écrit le prince Jacques d'Orléans en 1997, deux ans avant la mort de son père. *« Ce ne sont pas exactement les souvenirs chaleureux que l'on peut souhaiter entre un père et son fils »*, commente-t-il à regret.

Les clichés de la maison royale de France étaient pourtant soignés, les mises en scène parfaites. Dans les années 1950, on y voit une famille unie et gaie, en admiration devant ce père *« égal d'un dieu »* (selon l'expression d'Henri, l'aîné des garçons). Fine moustache, faux air de Clark Gable, regard bleu acier, il règne en bras de chemise sur sa prolifique progéniture ; sa femme, l'élégante Isabelle d'Orléans-Bragance, assise à ses pieds avec les petits, dans un décor champêtre, à Louveciennes. Plus tard, il pose avec ses cinq garçons cravatés dans la bibliothèque de ce manoir Tudor, en père-précepteur. Et, en juillet 1998, au château d'Amboise, aux côtés de son épouse toujours fidèle, le vieil homme affaibli par deux cancers remercie ses enfants pour leur *« gentillesse »*…

Atrides. En 1987, au château d'Amboise, en Touraine, le comte de Paris prépare sa succession au côté de son petit-fils Jean (à sa droite).

« **Dallas ».** De belles images qui, pendant des décennies, tentent de cacher la réalité de ce qui se joue derrière les portes de ces palais : Un « *Dallas », version gotha*, qui rappelle aujourd'hui la série américaine *Succession*. Bien avant Meghan et Harry, tous les ingrédients d'un *soap* princier y sont : des querelles, des manigances, des rancœurs, des règlements de compte, des bannissements, des conjurations, des naissances (40 petits-enfants pour le comte et la comtesse !), des morts tragiques, des mariages non autorisés, des divorces… et de l'argent, bien sûr. Enfin, une fortune estimée à un milliard de francs en 1940 et réduite à quelques miettes à la mort du paternel, en 1999. Dilapidée volontairement par le comte de Paris ?

C'est ce que pense son fils Jacques. L'objectif de son père, dans la dernière partie de sa vie, aurait été de faire disparaître l'essentiel du patrimoine : châteaux, bijoux de famille, tableaux de maître… Le fils rebelle, l'un des seuls enfants qui aient vraiment travaillé (dans les relations publiques, dans la presse et chez Pernod Ricard), s'alarme depuis des années des méthodes de gestion hasardeuses du premier propriétaire foncier de France. Au début des années 1990, c'en est trop : *« père »* (avec l'accord de la comtesse) s'apprête à vendre le contenu de leur maison portugaise de Sintra ! La maison où les enfants ont grandi puisqu'une loi de 1886 (empêchant les descendants des rois de France de vivre dans l'Hexagone) exila toute la famille jusqu'aux

années 1950. La Quinta do Anjinho (« Ferme de l'Ange ») : 30 pièces, une chapelle, de nombreuses dépendances, des granges, une armée d'éducateurs et de nourrices… mais surtout des souvenirs pour la tribu de princes et de princesses qui jouait sous les peintures orientalistes, rêvait devant un bronze représentant Louis XIII à cheval, se bagarrait près d'un service en cristal…

Dispersion. En 2015, à Paris, Sotheby's organise la vente de ce qu'il reste du trésor de la famille d'Orléans.

« Meurtre symbolique ». Pourquoi se débarrasser de ces objets chargés d'histoire et de sentiments ? se demande Jacques. La famille n'est pas empêtrée dans une déroute financière, le comte et la comtesse n'ont-ils pas déjà récupéré 30 millions de francs après la vente du palais portugais, d'une parure de saphirs et d'un portrait d'Ingres ? Pour Jacques, se séparer de ce mobilier s'apparente, ni plus ni moins, à un *« meurtre symbolique »*.

Avec quatre membres de la fratrie, dont son frère jumeau Michel, il prend la tête de la fronde pour tenter d'empêcher cette vente, organisée par Sotheby's. *« Ils s'inquiètent, et on les comprend, de voir grignoter peu à peu le patrimoine qui leur reviendra un jour »*, écrit le journaliste de *Point de Vue* Vincent Meylan dans sa *Contre-enquête sur le comte et la comtesse de Paris* **, un livre qui relativise la thèse de la vengeance paternelle. La cour d'appel de Paris donnera finalement raison aux parents. À Monaco, ce 14 décembre 1996, les lots, vendus cinq à dix fois plus cher que leur estimation, partent dans les bras de riches collectionneurs et de princes saoudiens. Le

comte et la comtesse de Paris récolteront plus de 20 millions de francs. Et ce n'est que le début de la grande braderie royale.

Les conséquences de ce énième conflit sont désastreuses. *« Une fois de plus, la Famille de France s'est déchirée sous les yeux du grand public,* note Vincent Meylan. *Les cinq "conjurés d'Amboise", comme se sont surnommés Isabelle, Henri, Hélène, Jacques et Michel, sont sortis meurtris de ces trois années de lutte judiciaire. »*

Terreur. Car, derrière les histoires de gros sous se jouent des querelles et des rancunes bien plus personnelles. *« Enfant, je bouillonnais de haine contre papa »*, avoue Jacques d'Orléans. En lisant son livre-confession, on découvre un père despotique et glacial dont l'ambition sans borne étouffa sa progéniture. À la Quinta, quand il revenait de l'un de ses nombreux voyages, il faisait régner la terreur. Cancre (comme tous les autres), mais aussi grande gueule, Jacques était la cible idéale. Il se souvient des supplices orchestrés par son père : convoqué dans son bureau, l'insolent devait ramasser une pochette volontairement jetée à ses pieds avant de se prendre une sévère fessée. À table, les enfants devaient finir leurs assiettes, et, si ce n'était pas le cas, on mélangeait tous les restes et on les leur resservait le lendemain jusqu'à ce qu'ils terminent… « Père » prononçait toujours ses injures *« avec calme et distinction »*, se souvient Jacques.

« C'était un homme à la fois fascinant et redoutable, nous raconte Stéphane Bern, qui travailla bénévolement auprès du comte de Paris de 1984 à 1992. *Il était adorable avec ses filles et très dur avec ses fils. "Ils sont incapables !" me disait-il. C'est une famille très attachante, il y avait beaucoup d'amour malgré tout, et une telle volonté de plaire au père. Mais ces enfants ont été malmenés, on leur a coupé les ailes, ils n'ont jamais appris à travailler… Ce sont tous des artistes, ils n'étaient pas faits pour la politique. »*

-

Fratrie. Le comte de Paris, sa femme Isabelle d'Orléans- Bragance et leurs filles Hélène et Isabelle en 1955 (à g.)...

-

... Jacques d'Orléans en 1987.

-

Vie de château. Henri d'Orléans, son épouse et leurs enfants au manoir du Cœur-Volant à Louveciennes, en 1957...

-

... La comtesse de Paris au château d'Eu, en Normandie, en 1990...

-

...Le fils aîné du comte de Paris au château de Versailles, en 2006.

Concours de mauvaises notes. Persuadé d'avoir un destin national, celui qui se disait *« le dernier des Capétiens »* affichait sa déception pour ses rejetons : aucun ne trouvait grâce à ses yeux ! *« Vous n'êtes que des imbéciles, vous ne comprenez rien, vous me faites honte, vous êtes la honte de la famille, nous ne pourrons jamais rien faire de vous ! »* répétait-il. Les plus effrontés ne se laissaient pas faire et poussaient la provocation jusqu'à se lancer dans des concours de mauvaises notes afin d'attiser la colère paternelle… *« Notre père, très tôt, s'inquiéta de notre santé mentale »*, raconte Jacques. Incapable de *« redresser »* ces insupportables garnements, il s'en remit alors, dans les années 1950, au diagnostic d'une psychologue. Pendant trois jours, les plus âgés passèrent une série de tests afin d'évaluer leur intelligence : le résultat fut sans appel. *« Nous étions paraît-il tous idiots»*, résume Henri d'Orléans, l'aîné de la fratrie, dans *À mes fils* ***. Diane et François furent envoyés, en toute discrétion, dans un institut psychiatrique; Jacques et Michel chez les Jésuites… En 1953, Henri, qui, lui, avait réussi son bac, fut titré. Celui qui ressemblait trait pour trait à son père se voyait déjà roi de France.

Enfermé dans une *« surdité psychosomatique »* qui, sans doute, lui permettait d'encaisser les remontrances, il faisait tout pour plaire à ce père castrateur. Malgré ses efforts, les choses ne se passèrent pas comme prévu. Il avait certes épousé, avec la bénédiction de De Gaulle dit-on, la duchesse Marie-Thérèse de Wurtemberg, en 1957 - tout un symbole en période de réconciliation franco-allemande -, mais ce mariage, qui avait donné naissance à cinq enfants, ne dura pas. Ce peintre contrarié, devenu officier puis créateur de parfum, finit par se remarier, en 1984, avec la femme qu'il aimait, Micaela Cousino, une aristocrate d'origine espagnole. La sanction paternelle fut immédiate : le comte de Paris, fou de rage, signa un « décret dynastique » afin d'écarter son aîné de la succession royale. Deux autres frères, Michel et Thibault (le dernier de la fratrie, mort en Afrique), furent bannis pour avoir voulu se marier à leur guise. On retira donc à Henri son titre de comte de Clermont pour l'affubler de celui de comte de Mortain. *« La guerre était officiellement déclarée »*, résume son frère Jacques. Ironie de l'histoire : celui qui se présentait comme le garant de la tradition et d'une pseudo-loi dynastique était lui-même séparé de sa femme depuis plus d'une décennie et vivait, dans le plus grand secret (et dans le péché), avec sa dame de compagnie !

Corrida. *« À Amboise, on a voulu m'anéantir »*, affirme Henri dans son livre, où il règle poliment ses comptes avec son père et tente de se réconcilier avec ses fils, qui lui ont également tourné le dos depuis son divorce. Que s'est-il donc passé ce 27 septembre 1987, dans le château de Touraine, pour que l'aîné de la fratrie, qui devait être le digne successeur de son père, compare cette cérémonie à une *« corrida »* dont il aurait été la victime ? Son ex-femme menaçant de faire un scandale, le comte - qui adorait les surprises - exhorta tout simplement son fils à ne pas y pointer le bout de son nez. L'affaire privée devint donc publique, le message était clair : le comte de Paris ne le voulait plus comme dauphin. A-t-il été influencé ou mal conseillé?

Quoi qu'il en soit, pour Henri, Amboise fut *« le sommet de l'œuvre de destruction » : « Elle consistait à pousser la désunion jusqu'à son paroxysme. »* Le chef de la maison de France y remit à ses petits-fils, Jean et Eudes (pas à François, atteint d'un handicap mental, qui était déjà exclu de la succession), des titres : duc de Vendôme pour l'un, duc d'Angoulême pour l'autre. *« Père est un grand stratège, analyse Jacques dans son livre. L'idée de manipuler le prince Jean pour blesser Henri lui fut sans douter dictée par l'intérêt supérieur de sa mission* […]. *Belle mission ! Un énorme*

sac d'orgueil et de haine qui ne demandait qu'à exploser. » Une manière habile, pour ce lecteur de Machiavel, de sauter une génération et de passer le flambeau directement au prince Jean, qui tente aujourd'hui de casser cette malédiction familiale.

Pions. *« Les enfants, les petits-enfants ne sont-ils que des pions sur l'échiquier ? »* se demande Henri, qui finira par se réconcilier avec ce père tant admiré. Ses enfants mais aussi son épouse - follement amoureuse de son mari, à qui elle ne s'opposait jamais - ont sans doute été les instruments de son ambition démesurée. *« L'homme des occasions manquées »*, comme le surnomme Stéphane Bern, a cru son heure de gloire arrivée par deux fois : à Alger, pendant la Seconde Guerre mondiale, et avec de Gaulle dans les années 1960. *« Le général de Gaulle m'a proposé de lui succéder* […]. *Son entourage politique a fait échouer le projet »*, se persuade-t-il encore la veille de ses 90 ans. Celui qui passa de Pétain à Mitterrand aura tout tenté avant de vivre cette désillusion comme une injustice de l'Histoire.

« Je crains qu'il ne veuille faire de son échec l'échec de la famille », analyse Jacques. Le testament de ce vieillard isolé, décrit comme amer et vindicatif par certains, en est la parfaite illustration. Les héritiers (qui ne sont plus que neuf) découvrent avec stupéfaction le document la veille des funérailles : tout pour la comtesse, rien pour eux ! La bataille judiciaire ne fait que commencer *(cf ci-dessous)*. Dès le lendemain, les avocats Jean-Paul Baduel et Olivier Baratelli font poser des scellés sur le château d'Amboise et la maison de Cherisy, où il vivait avec Monique Friesz, sa dame de compagnie devenue sa compagne.

Apaisement

En 2021, c'était au tour du petit-fils d'Henri d'Orléans de contester l'héritage de son grand-père : le prince Jean, qui a longtemps occupé gratuitement le domaine de Dreux, réclamait la restitution du château d'Amboise et de la chapelle royale de Dreux gérés par la Fondation Saint-Louis, et un million d'euros de dommages et intérêts. Le 20 juin, les deux parties ont suspendu la procédure pour trouver un accord à l'amiable.

Charentaises. Dans ce pavillon où trônaient des vierges clignotantes, il ne restait plus grand-chose, hormis quelques costumes, des mouchoirs armoriés et… une paire de charentaises, au pied du lit de *« Monseigneur »*, se souvient Me Baratelli. *« Cet homme à l'ego royal raisonnait comme si le Code civil n'existait pas !,* décrypte l'avocat. *Il a essayé de détourner les lois de la*

République pour déshériter ses enfants et ainsi les empêcher d'être un jour prétendant au trône de France. Par ses donations à la fondation Saint-Louis, son train de vie, ses cadeaux à Mme Friesz et à ses six enfants et les ventes aux enchères, il a réussi à dilapider la fortune de la famille. »

Des portraits d'ancêtres, des meubles et des gravures ont cependant été retrouvés et saisis. Les héritiers, qui les ont ensuite vendus, ont récupéré chacun environ deux millions d'euros. Agacée par cette querelle qui ne fait que trop durer, c'est la comtesse de Paris, dans une interview à *Point de Vue,* qui sonne la fin de la récréation : *« J'ai fini par dire aux enfants qu'ils n'avaient qu'à travailler et gagner de l'argent au lieu d'attendre que tout leur tombe tout cuit dans le bec. »*

* Albin Michel, 1999.** Pygmalion, 2007.*** Albin Michel, 1990.